

Mais la pauvre petite église en ruines, qui se cachait là-haut, sur la colline, à l'ombre des oliviers sauvages. . . Oh ! que de choses elle me disait : “ Ils sont venus ! Ils ont travaillé, semé, souffert ! Ils sont morts ! . . . Et moi, misérable petit ouvrier, qui continue leur grande oeuvre, je dois avoir foi dans l'avenir.

Mon guide me tira de ma rêverie, car il venait d'apercevoir des gens armés de lances et de fusils accourant du village voisin.

Je les attendis tranquillement, assis sur une colonne, et lorsqu'ils se furent approchés, le même dialogue que plus haut se produisit.

Imposant alors silence à mon guide qui voulait leur faire un discours, je me contentai de leur dire que j'étais venu non pas prendre leurs terres, mais visiter ces ruines, et que je venais avec la permission expresse du Ras. Bien plus, comme celui-ci avait ordonné au chef du pays de me recevoir avec honneur, de m'apporter de l'orge pour mon mulet, du lait, des poules, un bouc, de l'hydromel et du pain, je constatai que non seulement le chef du pays ne m'avait pas reçu, mais que je n'avais rien vu de tout ce qui devait m'être offert. Je terminai en leur disant que j'en rendrais compte à qui de droit. Sur ce, enfourchant mon mulet, je leur tirai ma révérence et je partis. M'avaient-ils compris ? Peut-être ! En tout cas, ils ne dirent plus un mot et s'en retournèrent tranquillement chez eux. Ils m'avaient pris pour un officier italien.

(A suivre).